

Écrivains sans frontières

Florence Meney

La littérature canadienne-anglaise
Volume 7, numéro 1, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)
1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Meney, F. (2010). Écrivains sans frontières. *Entre les lignes*, 7(1), 22–23.

Écrivains sans frontières

Multiculturalisme et mondialisation obligent, de nombreux auteurs canadiens qui ne sont pas nés au pays, et d'autres qui y ont vu le jour, décident de s'affranchir du territoire, d'écrire sur « l'ailleurs » ou de se consacrer à des thèmes universels. Entretien avec Neil Bissoondath, Pablo Urbanyi, Kim Echlin, Anne Michaels et

Lori Jansens. / FLORENCE MENEY

Les auteurs des communautés culturelles qui ont choisi le Canada pour vivre et créer sont de plus en plus nombreux à se démarquer dans notre paysage littéraire. Né à Trinidad et installé au Québec, **Neil Bissoondath** fait partie de ces écrivains qui abordent l'écriture et la condition humaine par ce qu'elle a d'universel. L'auteur indique que sa démarche découle du désir de parler et d'échanger avec les gens, d'écouter : « Ce qui m'attire, ce sont les vies qui sont très différentes de la mienne. » La plupart du temps, il écrit pour vivre, grâce à son imagination, une expérience qu'il n'aurait jamais eu la possibilité de réaliser autrement.

Pour l'auteur fraîchement admis à l'Ordre national du Québec, atteindre l'universel ne peut se faire qu'en explorant et en décrivant la vie personnelle de ses personnages. Peu importe qu'ils vivent à Toronto dans *L'innocence de l'âge*, à Montréal dans *Un baume pour le cœur*, ou ailleurs : une île antillaise dans *Retour à Casaquemada*, un pays qui ressemble au Sri Lanka dans *La clameur des ténèbres*.



PHOTO : JAMES GONEAUX/STOCK X CHING

L'humain est fondamentalement le même partout sur la planète. « Nous cherchons tous la même chose : le bonheur, la paix, une famille, la réussite. J'ai toujours cru qu'une mère afghane ou israélienne qui perd un fils vivait la même angoisse déchirante qu'une mère américaine ou québécoise. » Cette vision des choses est partagée par **Pablo Urbanyi**, écrivain né en Hongrie, mais qui a grandi en Argentine, où il a entre autres exercé le métier de journaliste avant d'émigrer au Canada et de s'installer à Ottawa.

« Il y a bien des années, dit l'auteur de plusieurs romans reconnus sur la scène internationale, j'ai interviewé Jorge Luis Borges, et depuis, je me suis attaché à suivre son conseil : "Ne parle jamais des choses parce qu'elles sont à la mode,

ou parce que c'est facile. Attends qu'un thème et qu'un lieu t'appellent." Et c'est devenu mon credo. Mon roman *La vérité de Pinocchio*, à la fois tragique et picaresque, se situe idéalement à Buenos Aires. » Cette vérité se retrouve au fil de son œuvre, riche d'une bonne dizaine de titres, à commencer par son poignant recueil publié en Argentine en 1972, *Noche de revolucionarios*.

Pour Urbanyi, comme pour Bissoondath, explorer les ailleurs est une manière d'élargir son horizon, « car je vois l'acte de création comme une libération du cœur et de l'âme, une manière de transcender les limites géographiques sans quitter une pièce ». Pas étonnant que, pour ce citoyen du monde qui a fui la dictature argentine, les racines ne jouent aucun rôle dans le processus de création littéraire. « Un écrivain, un romancier, doit être capable de devenir tout : homme et femme, jeune et vieux, noir et blanc. De plus, ajoute-t-il avec humour, j'ai trois racines : Hongrie, Argentine, puis Canada! » Elles forment pour lui un panorama, qui l'aide à se rappeler que le monde est vaste et étranger.

ÉCRIVAINS VOYAGEURS

Ce don d'ubiquité de l'écrivain est aussi partagé par des créateurs nés au Canada, comme l'auteure et essayiste ontarienne **Kim Echlin**, qui a étudié à Montréal, puis en France, et qui avoue avoir été attirée par l'évasion, le voyage, dès son enfance. « L'étranger, l'exotique, nous le portons souvent en nous-mêmes, comme un paysage intérieur », précise-t-elle. Mais aussi dès qu'elle a pu, l'auteure de *Un jour, même les pierres parleront* a réellement voyagé. « J'ai vu que partout, je pouvais établir le contact avec les gens, la langue et la culture. On peut toujours trouver le moyen de toucher l'autre ou d'être touché par lui. » Cette démarche est au centre de son œuvre, comme dans *Elephant Winter*, qui traite du retour aux sources et de l'exil, et des attaches affectives à travers les bouleversements de la vie.

Anne Michaels, poète, romancière, fille d'un immigrant juif polonais, a pour sa part grandi à Toronto. Elle explique que sa fiction, par exemple dans son émouvant *La mémoire en fuite*, autour de la Pologne à la suite des horreurs de l'Holocauste, est pour elle un voyage, une quête, une exploration de la responsabilité des individus de sauvegarder la mémoire collective, et de « ce que l'amour nous permet ou nous empêche d'accomplir ». Ce sont donc les événements

historiques qui l'ont conduite en bien des lieux géographiques, et entre autres, avec *Tombeau d'hiver*, jusqu'aux berges du Nil.

Pour elle, comme pour Pablo Urbanyi, ce sont souvent les lieux qui choisissent les auteurs, qui les appellent, et non l'inverse. « La diversité humaine est fascinante pour le créateur, constate-t-elle, et le pousse à explorer. »

« Nous cherchons tous la même chose : le bonheur, la paix, une famille, la réussite. J'ai toujours cru qu'une mère afghane ou israélienne qui perd un fils vivait la même angoisse déchirante qu'une mère américaine ou québécoise. »

— Neil Bissoondath

sur sa culture, son sexe, ou même son espèce. Pour écrire de la fiction, il faut s'affranchir de toutes barrières. » Ce thème est au cœur d'un roman qui lui a valu un franc succès, *La ballade des adieux*, qui parle d'un village bâti par des esclaves affranchis à la frontière du Canada et des États-Unis, et d'une éternelle déracinée.

Lansens explique son désir de décrire des

contrées étrangères en partie par sa jeunesse passée à la frontière des États-Unis, avec un double sentiment d'appartenance. Dans son premier roman, *Rush Home Road*, publié en 2002, cette exploration est celle de la naissance du réseau de chemins de fer, à travers la communauté noire du sud de l'Ontario.

Un écho chez Kim Echlin, qui a trouvé en divers points du monde, comme dans le Cambodge de l'après-Pol Pot, une humanité qui l'a touchée et dont elle a voulu être témoin, spécifiquement dans son roman *Un jour, même les pierres parleront*, mais aussi de façon plus symbolique dans l'île fictive de son deuxième roman, *Dagmar's daughter*.

Pour cette dernière comme pour les autres auteurs rencontrés, l'importance des racines dans l'écriture est toute relative : « Il est fondamental d'écrire avec une authenticité émotionnelle. Cela peut être lié à une origine spécifique, mais les émotions, la perte, l'amour, la famille sont universels. Dans ce contexte, opposer la littérature canadienne à la littérature mondiale est un faux débat. Aujourd'hui, les auteurs canadiens parlent de tout, des diverses cultures et époques. Pour moi, être écrivain canadien, c'est être un écrivain du monde. » Un sentiment que partage Lori Lansens, qui se sent aussi membre d'une communauté beaucoup plus large que celle des auteurs canadiens. « Ce qui est une force incroyable », conclut-elle. ✦



PHOTO : SSI/TOMAS/STOCK YCHING
 Chez **Lori Lansens**, l'auteure du roman à succès *Les filles*, née à Chatham en Ontario, mais vivant actuellement en Californie, l'idée des attaches géographiques semble même incompatible avec la mission de l'écrivain, avant tout un *outsider*, un observateur de la condition humaine : « Un romancier ne devrait jamais se sentir tenu d'écrire sur son univers immédiat, non plus que

À LIRE



NEIL BISSOONDATH
 La clameur des ténèbres
 Boréal, 2006



PABLO URBANYI
 La vérité de Pinocchio
 Québec Amérique
 2004



KIM ECHLIN
 Un jour, même les pierres
 parleront
 Québec Amérique
 2010



ANNE MICHAELS
 Le tombeau d'hiver
 Alto, 2010



LORI LANSENS
 Les filles
 Alto, 2009